

DIEU récompensa le sacrifice si méritoire d'Elvire par des grâces abondantes et surtout par le véritable esprit religieux. Il en use toujours ainsi envers les âmes généreuses. Dans une de ses lettres, nous trouvons ces mots : "Je ne cesse de bénir le Dieu de miséricorde qui m'a prévenue, sollicitée, attendue, appelée, pressée ; toute ma peine, c'est d'avoir si peu d'amour pour répondre à toutes ses bontés."

Dans le sacrifice d'Elvire, il y avait un côté plus douloureux encore que les autres et que nous nous reprocherions de passer sous silence, car il ôterait à ce généreux sacrifice le couronnement de sa perfection : nous voulons parler de l'amitié particulière qu'elle portait à un de ses frères, moins âgé qu'elle de deux ans.

Dans une famille aussi nombreuse que celle de M. et de Mme le Fer de la Motte, il était difficile que des liaisons, des affections plus tendres, ne se formassent pas entre quelques uns de ses membres.

Paul, d'une sensibilité extrême, rencontra chez Elvire toutes les qualités de cœur qu'il pouvait désirer ; il l'aima tendrement, fortement, avec une intensité que Dieu permettait afin de rassembler dans les courtes années de son existence la somme entière des affections qu'une longue carrière lui eût donné d'alimenter et d'élargir.

Reçu capitaine au long cours, dans la marine marchande, sa bonne conduite et sa loyauté en affaires lui attirèrent la confiance de riches armateurs, et il était en bonne voie de se créer position et fortune.

Pendant un séjour qu'Elvire fit à Brest, alors que sa vocation n'était point connue de sa famille, elle se rencontra avec son cher Paul, alors malade et soigné à l'hôpital Clermont-Tonnerre. Que de douces causeries ils eurent ensemble, et comme elle sut lui faire accepter avec patience l'isolement où il était réduit ! Elle ne lui dit encore rien de ses projets ; mais Paul lisait presque à livre ouvert dans son cœur, et il ne pouvait s'empêcher, en voyant tant de perfections dans sa sœur, de dire souvent : "Elle aura une grande tâche à remplir, et elle possédera les capacités voulues pour ce qu'elle entreprendra." Aussi, lorsque sa sœur lui confia à son arrivée à Saint-Servan l'état où Dieu l'appelait, il eut plus de douleur que de surprise, moins d'étonnement peut-être qu'aucun des membres de la famille. Ah ! que la délicatesse de son cœur parut bien dans ces moments si douloureux pour tous, et en particulier pour celle qui innocemment en était la cause ! Comme il sut s'oublier pour consoler celle qu'il appelait son ange gardien ! Il bénissait, disait-il, sa carrière de marin qui lui permettrait d'aller la voir. Il lui promettait de lui faire de longues visites ; elle, de son côté, devait suppléer les causeries amicales par des causeries épistolaires plus longues, et qu'il savourerait dans le silence des nuits du bord. Il la nommait sa pourvoyeuse de médailles et de scapulaires, et la créait sa dame de Bon-Conseil.

(à suivre).